

Malraux, arpenteur des neuf plis du Kunlun Shan (le chapitre chinois des *Antimémoires*)

La Voie qui peut s'énoncer
n'est pas la Voie pour toujours.
(*Daodejing*, § 1.)

1

Les données factuelles

Le 22 juin 1965, Malraux et Beuret prennent place à bord du *Cambodge*. Relevant de la Compagnie des Messageries maritimes, le navire est affecté à la ligne d'Extrême-Orient (comme le *Vietnam* et le *Laos*). Le rapport de son capitaine Gaude affirme très précisément que Malraux embarque pour Hong Kong. Les escales commencent par Port-Saïd, le 26 juin, d'où Malraux et Albert Beuret se rendent au Caire pendant que le bateau traverse le canal de Suez. Malraux visite le musée national et le plateau de Guizeh. Au musée, affirme Beuret, l'écrivain éprouve une telle émotion qu'il renonce immédiatement au chantier des *Grandes Voix* (un volume avait paru en 1965 sous le titre *Le Musée imaginaire*), pour rédiger ses *Antimémoires*.

Après l'Egypte, les étapes se succèdent avec la régularité d'un horaire : Aden (30 juin), Karachi (4 juillet), Bombay (le 6), Colombo (les 8 et 9 juillet). Cependant, le 13 juillet, un accident de navigation (qui n'a rien de fictif comme semble le suggérer Clara Malraux¹) contraindra le *Cambodge* à différer son escale vietnamienne. A l'aube de ce jour-là, en effet, le navire est éperonné par le pétrolier *Krebsia* non loin de la petite île singapourienne de Peak Island. Les réparations nécessaires à la sécurité du paquebot dureront un mois pendant lequel le navire est immobilisé à Singapour. Le 9 août le *Cambodge* appareillera pour Saigon, mais renoncera à Hong Kong et à Kobé, pour revenir à son port d'attache, Marseille, le 1^{er} septembre.

¹ Voir Clara Malraux, *Le Bruit de nos pas*, t. III : *Les Combats et les Jeux*, Paris, Grasset, 1969, p. 27.

L'interruption momentanée du voyage est l'une des causes qui décide Malraux à quitter le *Cambodge* à Singapour. L'autre est politique — à moins qu'elle ne ressortisse d'un témoignage de pure amitié de la part du général de Gaulle². Celui-ci, en effet, envoie son ministre en ambassade à Pékin où il doit rencontrer les plus hauts dignitaires du régime. L'objectif de cette mission diplomatique n'a cependant pas été très clair. La France tente de créer un troisième pôle international qui ne serait ni partenariat américain ni inféodation soviétique. Selon cette perspective, elle a reconnu la République populaire l'année précédente. S'agit-il maintenant de sonder les intentions des Chinois quant au rôle qu'ils voudraient jouer sur la scène mondiale ?

Le 15 juillet, après la fête nationale et une réception donnée en son honneur par le capitaine Gaude, Malraux débarque donc à Singapour. Le ministre y séjourne 4 ou 5 jours : il réside au Consulat général de France (5, Gallop Road) puis au célèbre hôtel Raffles (15-19 juillet). Le 19, il s'envole pour Hong Kong : l'enclave capitaliste le fascine, située à la lisière de l'«énorme Chine» rouge que l'on devine au loin.

De Hong Kong, Malraux gagne Canton le même jour (en train), puis Pékin le 21 (en avion). Il y est reçu par le ministre des affaires étrangères, Chenyi le 22; le 2 août, par le Premier ministre Zhou Enlai; par Mao Zedong le 3 août.

Entre les deux premiers entretiens, Malraux s'était rendu, du 26 au 29 juillet à Luoyang, Longmen, Xi'an et Yan'an. Il est de retour à Pékin le 29. Le 4 août, il quitte Pékin pour Hong Kong puis New Delhi où il donnera des conférences de presse qui surprendront fortement les journalistes : il annonce un rapprochement spectaculaire entre l'Inde et la Chine, brouillées par des questions de frontières dans l'Himalaya et au Cachemire. A New Delhi les 5 et 7 août; il est à Bénarès du 8 au 10. Le 11, il quitte la capitale indienne et gagne Paris le lendemain. Une escale avait été prévue à Téhéran qui fut annulée.

On le voit donc, Malraux n'a pu survoler le Japon en 1965. Il n'est pas non plus, très évidemment, rentré par le pôle (c'était l'itinéraire de 1958 quand il était revenu de Tokyo).

Le 18 août, Malraux rendra compte de sa mission chinoise au Conseil des ministres. Les archives du Quai d'Orsay en possèdent la sténographie, publiée en partie

² Voir Olivier Germain-Thomas, «Libres propos. De Gaulle a-t-il sauvé Malraux du suicide ?», *Le Figaro*, 20 septembre 2001, p. 46, (*Le Figaro littéraire*, p. 2).

en novembre 1996. De leur côté, les Gardes rouges de la Révolution culturelle, après le pillage du ministère des Affaires étrangères, favoriseront la publication de la version chinoise³.

Le tableau qui suit récapitule toutes ces informations. La carte de la page suivante montre l'itinéraire réel que parcourut Malraux en été 1965.

22 juin 1965	Embarquement à bord du <i>Cambodge</i> . Appareillage du <i>Cambodge</i> . Destination : Kobé, au Japon
26 juin 1965	Escale de Port Saïd Malraux au Caire et à Guizeh
30 juin 1965	Aden
4 juillet 1965	Karachi
6 juillet 1965	Bombay
8-9 juillet 1965	Colombo
13 juillet 1965	Accident près de Peak Island Arrivée à Singapour : séjour au Consulat général puis au Raffles
19 juillet 1965	Hong Kong Canton
21 juillet 1965	Pékin
22 juillet 1965	Audience de Chenyi, ministre des Affaires étrangères
26-29 juillet 1965	Visite de Luoyang, Longmen, Xi'an, Yan'an
29 juillet 1965	Retour à Pékin
2 août 1965	Audience de Zhou Enlai
3 août 1965	Audience de Mao Zedong (Zhou Enlai et Chen Yi sont présents)
4 août 1965	Hong Kong
5-7 août 1965	Séjour à New Delhi (dalles funéraires de Gandhi et de Nehru)
8-10 août 1965	Séjour à Bénarès (docteur <i>honoris causa</i> de l'Académie sanscrite)
11 août 1965	New Delhi. Départ pour la France
12 août 1965	Arrivée à Paris
18 août 1965	Compte rendu de la mission en Chine au Conseil des ministres

Fig. 1. Les étapes réelles du voyage de 1965.

³ Voir «L'Entretien entre M. André Malraux et le président Mao Zedong (3 août 1965)» sténographie recueillie par Hu Zhixi, *Mondes asiatiques*, vol. I, n° 1, printemps 1975, p. 7-17. Ou : Mao Zedong, «Entretien avec Malraux, ministre d'Etat de la France, 3 août 1965», dans *Le Grand Livre rouge. Ecrits, discours et entretiens, 1949-1971*, Paris, Flammarion, 1975, (coll. «Textes politiques»), p. 106-116. Pour le texte officiel français, voir *Hommage solennel de la Nation à André Malraux : André Malraux en «ambassade»*, Paris, Ministère des Affaires étrangères, novembre 1996, («Archives du Quai d'Orsay»), p. 10-12.



Fig. 2. Le voyage en Asie : carte de l'itinéraire du Cambodge.

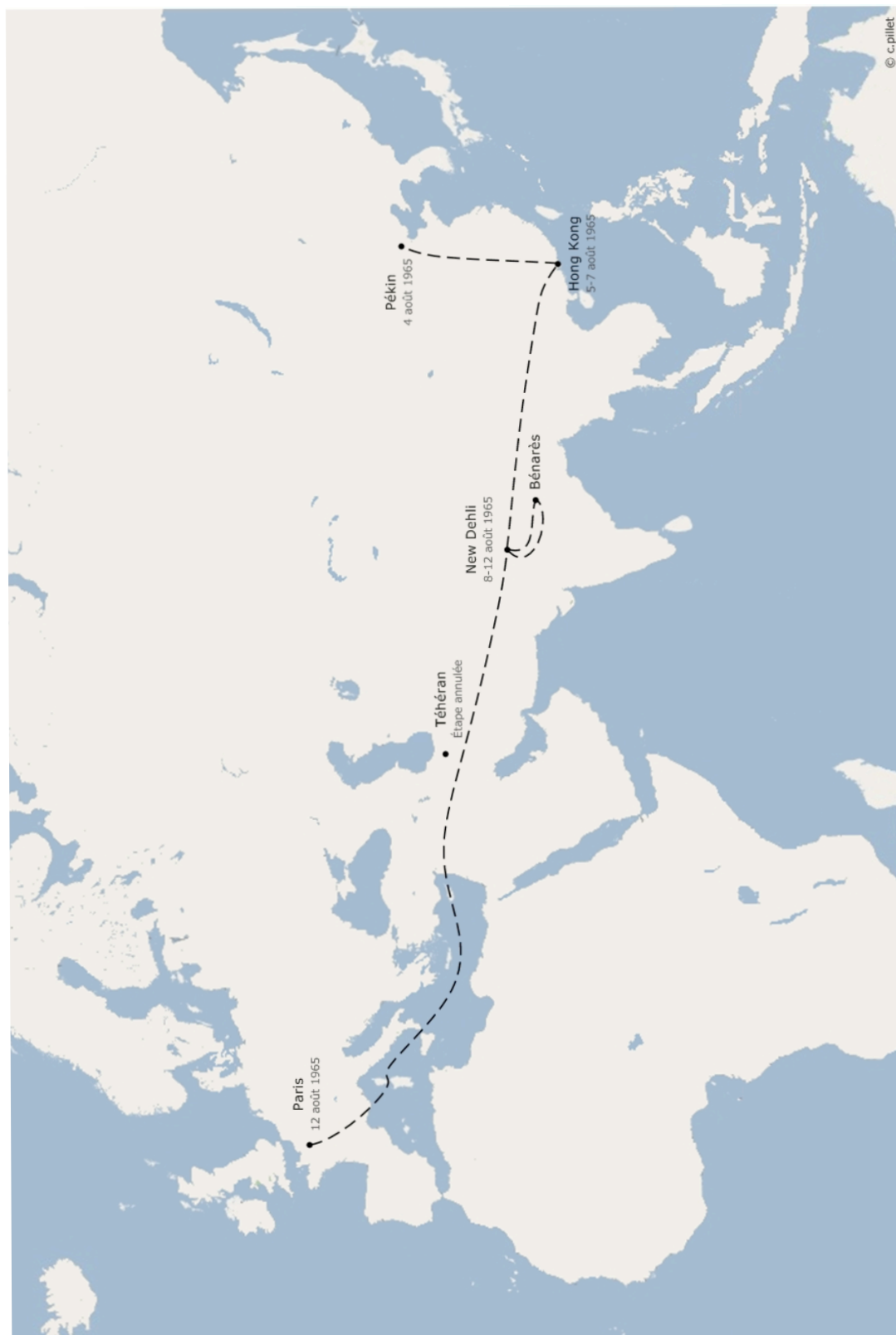


Fig. 3. Le retour de Pékin.

La composition littéraire

La comparaison des faits réels et de ceux qu'indiquent les *Antimémoires* montre une nette discordance entre les uns et les autres. C'est que le Miroir modifie passablement l'itinéraire réelle comme on va le voir.

1965	Texte liminaire	« <i>Au large de la Crète</i> »
1913	I.I.1	L'Orient ottoman / Marseille et l'Alsace (<i>Les Noyers de l'Altenburg</i>)
1934 – 1950 [?] - 1965	I.I.2	L'Egypte / le Mexique et le Guatemala
1934 – 1965	I.I.3	Aden et le Yémen
1923 – 1945	I.II.1	L'Inde (Bénarès) / la France (de Gaulle)
1945 – 1965	I.II.2-3	La France (de Gaulle)
1958 - 1965	I.II.4	La France (Guadeloupe, Martinique, Guyane)
1958 – 1965	I.II.5	La France / l'Inde (de Gaulle / Nehru)
1944 - 1965	I.II.6	La France : la Résistance (Gramat – Toulouse)
1958 - 1965	I.III.1	L'Inde (Sarnath, Bénarès, Madurai, Ellorâ, Elephantâ)
1940	I.III.2	La France (<i>Les Noyers de l'Altenburg</i>)
1948 [1958] – 1965	I.III.3	L'Inde (Nehru)
Absence de date	I.IV.1-3	Singapour (Clappique, Méry)
<u>Absence de dates</u> <i>Hong Kong</i> <i>Canton</i> <i>Le lendemain</i> <i>Pékin</i> <i>Pékin</i> <i>Yan'an</i> <i>Pékin, août 1965</i>	I.V.1	Chine Hong Kong Canton Canton Le ministre des Affaires étrangères : Chenyi Luoyang, Longmen, Xi'an Le Premier ministre : Zhou Enlai Yan'an Le Président Mao Zedong
Néant (1929, 1958, 1963 [?])	I.V.2	Le survol du Japon, retour par Anchorage et le pôle
Décembre 1964	I.V.3	Paris

Fig. 4. Les étapes littéraires du voyage de 1965.

Dans le chapitre indien déjà, alors que Malraux évoque principalement sa visite à Nehru (1958), il brouille les dates en y ajoutant des données de 1965. Sans le dire, il évoque dans ces pages non seulement l'itinéraire le conduisant en Asie (en 1958 ou en juillet 1965) mais aussi les séjours du retour (5-11 août 1965), tant à New Delhi qu'à Bénarès.

Avec le voyage chinois, la complexité de l'itinéraire est encore accentuée. Ce déplacement ne se réfère à aucun séjour antérieur (exception faite d'allusions à Hong Kong et à Canton) et ne mentionne aucune date. Les lieux occupent la place qui leur revenait précédemment, sauf dans un cas où on lit «*Le lendemain*», déictique temporel bien trop relatif pour être référentiel. Tout se passe donc comme si l'itinéraire chinois prenait un sens tout différent des précédents et qu'il obéissait à des principes jusque-là non encore appliqués.

Quand on compare l'itinéraire factuel et le tracé littéraire, il semble que Malraux distribue les lieux évoqués de manière fortuite. En effet, une liste comme celle-ci : «*Hong Kong*», «*Canton*», «*Le lendemain*», «*Pékin*», «*Pékin*», «*Yan'an*», «*Pékin, août 1965*», mêlant espace et temps, paraît ne relever que du hasard d'un voyage non maîtrisé. Les étapes géographiques qui rythment le chapitre le font de manière syncope, comme si l'espace parcouru était composé d'allers et retours, d'hésitations et d'improvisations. Jusqu'au dernier moment, en effet, l'audience chez Mao est tout à fait incertaine. Et en attendant de rencontrer le Premier ministre, Malraux ne semble visiter des sites archéologiques et artistiques que pour occuper son temps. Nulle émotion éprouvée à Luoyang, Longmen et Xi'an; rien qui soit à la hauteur magnifique des expériences indiennes de Bénarès, d'Eléphantâ, d'Ellorâ ou de Chidambaram; rien non plus des sommets spirituels qui attendent Malraux à Isé-jingû et à Nachi, dans le chapitre suivant. Les seules notations liées aux trois sites chinois relèvent de l'insignifiant ou de la déception.

En Chine, Malraux attend (*Pékin* → *Pékin*), avance en parcourant des boucles (*Pékin* → *Luoyang* → *Longmen* → *Xi'an* → *Pékin*; puis *Pékin* → *Yan'an* → *Pékin*) ou en suspendant le parcours spatial (*Canton* → *Le lendemain*). Se serait-il perdu dans l'espace chinois ?

Nullement. Il s'agit là, au contraire, de l'attitude exacte que propose ou conseille la pratique chinoise de l'avancée et de la progression vers un but. Si progression linéaire il y a, c'est celle, seulement, des rencontres avec les dignitaires de la République populaire : protocole oblige, Malraux rencontre, dans l'ordre, Chen, Zhou et Mao, soit le ministre des Affaires étrangères, le Premier ministre et le Grand Timonier. A cette progression diplomatique, Malraux ajoute celle du sens : d'un interlocuteur à l'autre, l'entretien acquiert progressivement plus de signification. A ce sujet, il dira au Conseil des ministres : «Chen Yi, c'est l'essai du disque / Zhou Enlai, c'est le disque / Mao, c'est l'Histoire», *disque* désignant évidemment la langue de bois communiste.

Cette avancée linéaire se coordonne encore au parcours méandrin de Malraux en s'y inscrivant et en le ponctuant. Si le voyage chinois réel de Malraux a suivi cet itinéraire : Hong Kong → Canton → Pékin → Luoyang → Longmen → Xi'an → Yan'an → Pékin → Hong Kong, le voyage littéraire est bien différent. Il parcourt les neuf étapes suivantes :

- 1° **Hong Kong** : entrée vers la Chine rouge; récit de la Longue Marche.
- 2° **Canton** : a) le musée de la Révolution et ses photographies truquées;
b) l'opéra *L'Orient est rouge* tout conventionnel. («De la révolution, il reste des musées — et des opéras...»).
- 3° **Pékin 1** : **Chen Yi** («le disque»), la Cité interdite vue de loin seulement.
- 4° **Luoyang** («Une commune populaire propre comme un sou neuf [...]. Ils veulent me faire admirer leur tracteur [...]»).
- 5° **Longmen** («les statues apparaissent comme dans une vitrine»; «jamais je n'ai ressenti à ce point combien des figures divines perdent leur âme au-dessus d'une foule indifférente»).
- 6° **Xi'an** («le musée, faux et vrai à la fois»).
- 7° **Pékin 2** : **Zhou Enlai** («l'essai du disque»).
- 8° **Yan'an** («En aucun lieu n'apparaît avec un tel accent la force mythologique du communisme chinois»).
- 9° **Pékin 3** : **Mao Zedong** («l'Histoire»), les tombeaux Ming, temples, palais, Cité interdite.

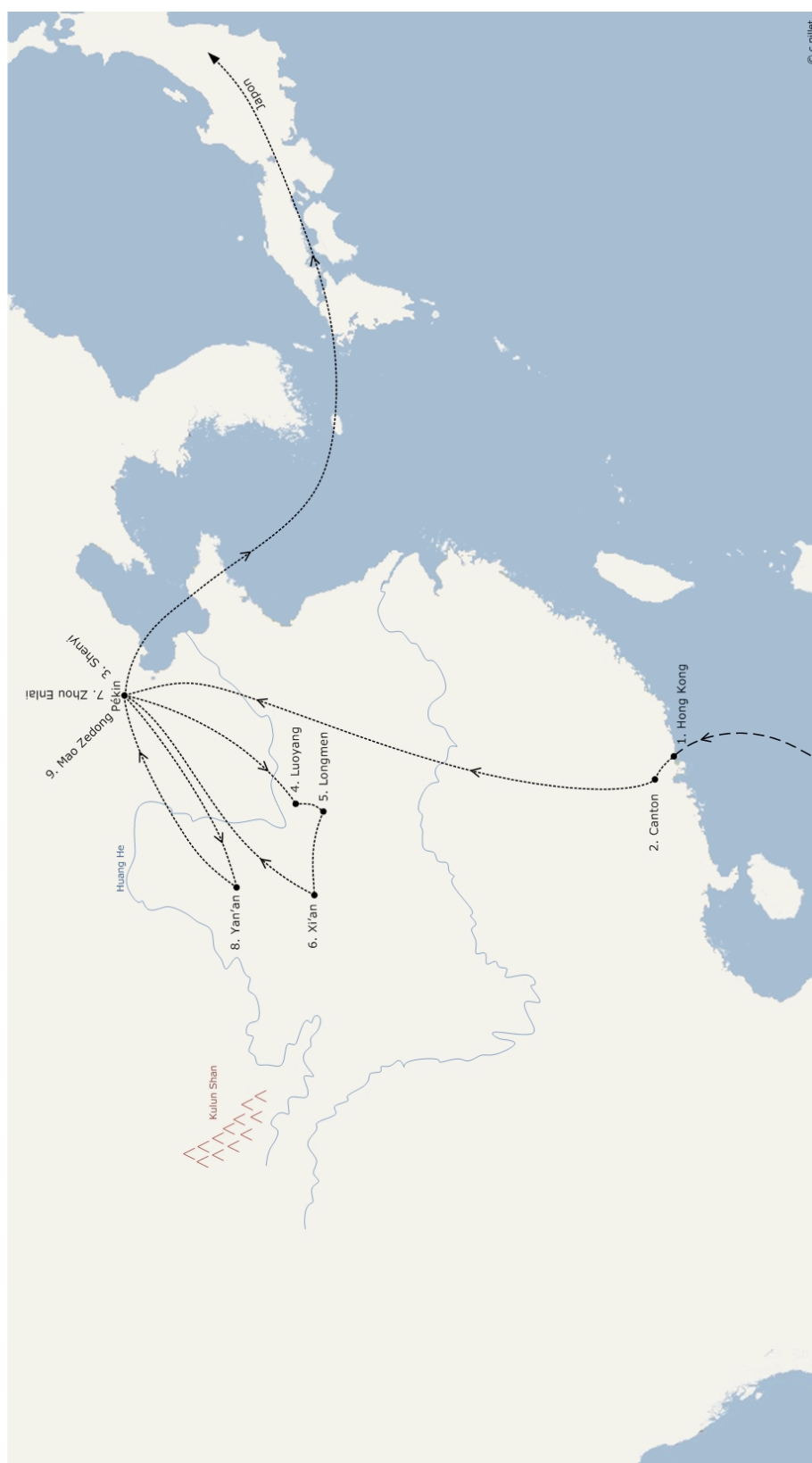


Fig. 5. Le voyage littéraire (fictif) de Malraux en Chine.

On le voit, parallèlement à la progression du sens exprimé par les paroles de ses interlocuteurs, Malraux passe par des étapes qui acquièrent, au fur et à mesure que se pratique cet itinéraire sinueux, une force symbolique de plus en plus profonde : du musée à l'opéra de Canton, de Luoyang à Longmen et à Xi'an puis à Yan'an, l'expérience du sens est éprouvée de plus en plus vivement. De la même manière, si à la troisième étape la Cité interdite n'est vue que distraitement, dès que Malraux a rencontré Mao, il peut contempler tombeaux, temples, palais et pénétrer dans la forteresse impériale.

L'itinéraire chinois du *Miroir*, recomposé, ressemble parfaitement au procès chinois de l'arpentage du monde qui «ouvre la voie» comme dit Marcel Granet, qui «ajuste [la Terre des hommes] à sa vraie mesure», qui «met en communication» le Monde et le Ciel. Que l'avancée dans l'espace soit liée à la progression du sens chez les interlocuteurs de Malraux ne doit pas étonner : en effet, «[En Chine], l'ordre de l'Univers n'est point distingué de l'ordre de la civilisation. [...] L'Univers n'est qu'un système de comportements, et les comportements de l'esprit ne se distinguent pas de ceux de la matière.» Dans *Le Détour et l'Accès*, François Jullien cite un classique de la stratégie (le *Sunzi*) : «[...] le “potentiel stratégique” ne repose toujours que sur ces deux seules possibilités, de front ou de biais, mais les “variations” obtenues, à partir d'elles, sont “inépuisables”. Cette continuité de l'enchaînement est illustrée par la figure de l'anneau : “rapport de biais et rapport de front s'engendrent mutuellement, tel un anneau qui s'ensuit toujours, sans début ni fin : qui pourrait en venir à bout ?”» Et Anne Cheng : «[...] la pensée chinoise ne procède pas tant de manière linéaire ou dialectique qu'en spirale. Elle cerne son propos, non pas une fois pour toutes par un ensemble de définitions, mais en décrivant autour de lui des cercles de plus en plus serrés.» Et le *Huainan zi* : «C'est grâce à ses méandres que le Fleuve peut aller loin, grâce à ses étagements qu'une montagne peut gagner en hauteur, en vaguant sans but que le *dao* peut transformer les choses.»⁴

Coïncidence ou pas (Malraux aimait l'étonnement que suscitent les coïncidences), l'avancée annulaire du ministre est ponctuée de neuf étapes comme le montrent la liste et

⁴ Marcel Granet, *La Pensée chinoise*, Paris, A. Michel, 1968 [1934], (coll. «L'Évolution de l'humanité»), p. 319. – François Jullien, *Le Détour et l'Accès* [1995], in *La Pensée chinoise dans le miroir de la philosophie*, Paris, Seuil, 2007, p. 169-170. – Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, 1997, p. 31. – *Huainan zi*, XX, in *Philosophes taoïstes*, t. II, éd. de C. Le Blanc et R. Mathieu, Paris, Gallimard, 2003, (coll. «Bibliothèque de la Pléiade»), p. 968.

la carte qui précèdent. Le sinologue Maxime Kaltenmark note bien qu'«[en Chine], pour parvenir au Ciel, il faut franchir les neuf courbes du fleuve [Huang He] et gravir les neuf gradins du Kunlun Shan.» Granet a écrit de son côté : «La terre est formée de neuf espaces (huit directions et le centre), et le ciel de neuf “échappées” où disparaissent toutes les limites.»⁵

3

La signification suprême

A sa neuvième étape, Malraux peut approcher Mao. Quand il l'aperçoit, il remarque à quel point le Président se démarque de ses courtisans et comment il se tient seul, au milieu de tous, rangés à sa droite et à sa gauche, à quel point tous sont immobiles et silencieux. Immobile dans le groupe quand entre Malraux, immobile durant l'entretien, il est, dit l'écrivain, «monolithique» quand la conversation est terminée. S'il se déplace à ce moment, c'est comme s'il ne se mouvait pas. Tout semble faire de Mao le principe même qui détermine l'immobilité de ceux qui attendent avec lui : plus encore, détaché du groupe, il est de celui-ci l'axe qui le situe dans l'espace. Il maintient un ordre du monde, un état de choses ordonné. L'immobilité et le mouvement contrôlé par celle-ci même sont le rite (*li*) par lequel ceux qui le pratiquent et celui qui l'impose accèdent à cet ordre immuable qu'est le Ciel.

Mao a exactement le rôle qui était dévolu à l'Empereur, centre du monde assurant la stabilité et l'immutabilité du réel; permettant l'échange des énergies cosmiques, il assure le lien entre le Ciel et la Terre : il est doté du sens le plus haut et le plus puissant qui soit⁶. D'ailleurs c'est au moment où Mao s'écarte du groupe avec Malraux, que les deux hommes ont un entretien véritable : «[Il] ne parle avec passion que depuis [que ses courtisans] se sont éloignés», écrit le ministre. Mao «est la Chine», il est l'Empereur qui «refond[e] la grande Chine», l'*axis mundi* par lequel le sens de l'Histoire peut advenir

⁵ Kaltenmark «Grottes et Labyrinthes. En Chine ancienne», in Yves Bonnefoy [édit.], *Dictionnaire des mythologies et des religions des sociétés traditionnelles et du monde antique*, t. I : A-J, Paris, Flammarion, 1981, p. 480. – Marcel Granet, *op. cit.*, p. 261

⁶ Voir M. Eliade, *Histoire des croyances et des idées religieuses*, t. II : *De Gautama Bouddha au triomphe du christianisme*, Paris, Payot, 1984, p. 22.

comme un rayonnement dont il est le centre, sur l'axe de l'Etoile polaire et «plein sud» comme l'Empereur quand Malraux le quitte.

Eclairé par le sens impérial et immémorial du «Vieux de la montagne»⁷, par celui de l'arpentage de l'espace chinois, c'est-à-dire par le haut sens que la Chine donne à l'univers, le chapitre qui nous intéresse ici prend une dimension littéraire des plus remarquables. L'un des sommets du livre, il est la création de ce sens le plus haut (ou le plus profond) dont sont capables précisément les œuvres d'art.

Rire quand Malraux utilise l'expression «Empereur de bronze» pour désigner Mao, affirmer que la mission de Malraux en Chine a été un «lamentable fiasco» ou prétendre que «[le récit chinois] est «une supercherie totale» ou «une pure mystification» n'expriment qu'une très vaine ignorance⁸.

*

⁷ Pour cette expression, voir ma note, Claude Pillet, «Le Vieux de la montagne», *Revue André Malraux Review*, vol. 33, n° 1, 2006, p. 127-128. Chose curieuse, quand est menée une campagne d'éviction de Mao en 1962, après l'échec du Gand Bon, Mao est traité publiquement de «Vieil homme fou», comparé qu'il est à ce Yu qui veut déraisonnablement déplacer des montagnes. Voir Marie-Claire Bergère, *La République populaire de Chine*, de 1949 à nos jours, Paris, Colin, 1987, p. 54.

⁸ François Mitterrand, *La Paille et le Grain*, Paris, Flammarion, 1975, (coll. «Le Livre de poche»), p. 122. – Jacques Andrieu, «Aux sources du maoïsme occidental. Mais que se sont dit Mao et Malraux ?», *Perspectives chinoises*, n° 37, septembre-octobre 1996, p. 57 et 61. – Aussi Simon Leys, «André Malraux, “le fabriquand de mythes”», *Le Nouveau Quotidien*, 12 août 1997, p. 12. – Olivier Todd, *Malraux. Une vie*, Paris, Gallimard, 2001, (coll. «NRF. Biographies»), p. 487 : «Malraux — ébloui, timide ? — encombre Mao. Le Président empêtre le ministre dans des tautologies et des banalités». – Pour l'expression «Vieux de la montagne» associée à Mao, voir ma note «Le Vieux de la montagne», *Revue André Malraux Review*, vol. 33, n° 1, 2006, p. 127-128.

Appendice

Dix notes pour accompagner le chapitre chinois des *Antimémoires*

1. Peak Island, dans le détroit de Singapour
2. Luoyang
3. Longmen
4. Xi'an
5. Yan'an
6. Chen Yi
7. Zhou Enlai
8. Liou Shaoqi
9. Mao a-t-il informé Malraux de l'imminence de la Révolution culturelle ?
10. Les conférences de presse de Hong Kong (7 août) et de New Delhi (8 août 1965)

1. Peak Island, dans le détroit de Singapour

Petit îlot situé à moins de 6 km au sud de Singapour, Peak Island est aussi appelé *Kusu Island*. Les Chinois le nomment *Turtle Island* et les Malais *Pulau Tembakul*. Depuis le détachement de Singapour de la Fédération malaise, le 9 août 1965, l'île et les Southern Islands, archipel auquel elle appartient, sont singapouriens.

C'est dans son voisinage que le pétrolier hollandais *Krebsia* heurta le *Cambodge*, le 13 juillet 1965 vers 6 heures 30 du matin. Dans ma note «L'accident de Peak Island, 13 juillet 1965», je situais par erreur l'îlot dans le détroit de Malacca. Elle se trouve beaucoup plus à l'est : elle est l'île la plus orientale du détroit de Singapour⁹.

⁹ Claude Pillet, «L'accident de Peak Island, 13 juillet 1965», *Revue André Malraux Review*, vol. 34, 2007, p. 170-172. Voir *Le Sens ou la Mort. Essai sur Le Miroir des limbes d'André Malraux*, carte 4, à paraître en 2010.

2. Luoyang

Dans le Henan, Luoyang connaît sa plus grande gloire entre 493 et 535, lorsqu'elle fut capitale des Wei du Nord. Le *Luoyang Qielan ji* (*Description des temples de Luoyang*), publié au VI^e siècle, parle de ses 13 portes, de ses 221 quartiers, de ses 1367 monastères bouddhistes. La construction la plus remarquable était le Yongning, une pagode carrée de neuf étages. Le Baimasi, temple du cheval blanc construit au I^{er} siècle P.C. est son monument le mieux conservé. A l'instar de Xi'an, Luoyang fut à maintes reprises capitale de la Chine.

3. Longmen

A dix-sept kilomètres au sud de Luoyang, Longmen est un ensemble de grottes aménagées en sanctuaires bouddhistes par les Wei du Nord dès 495. Les travaux dureront jusqu'au VII^e siècle. Le groupe sculptural le plus impressionnant est dominé par un grand Vairochana de plus de 10 mètres.

Vairochana est le premier bouddha transcendantal (dans le Mahâyâna, la bouddhité et les bouddhas existent depuis toujours). Son nom signifie «celui qui répand la lumière en tout sens». Il est l'incarnation ou l'hypostase de l'efficace de l'enseignement bouddhique (une sorte de «Saint-Esprit sans Trinité», aurait peut-être dit Malraux), tel que l'a pratiqué Siddhârta Gautama au moment du Sermon de Bénarès, quand il mit en branle la roue du Dhamma.

4. Xi'an

Dans le Shaanxi, Xi'an est la capitale du roi Zheng qui, en 221 A.C., prend le nom de Qin Shihuangdi : le «premier Auguste Souverain Qin», *i.e.* le Premier Empereur de la dynastie des Qin. Dans la banlieue nord de la ville, le site de Xianyang possède une vaste ensemble palatial et le mausolée du Premier Empereur.

Aux VI^e et VII^e siècles (notamment sous les Tang entre 710 et 755), Xi'an, appelé alors Chang'an, connaît la plus brillante époque de son histoire et «acquit, écrit W. Watson, une renommée mondiale». «La ville comptait alors, ajoute-t-il, environ un

million d'habitants, les diplomates étrangers et leur suite étaient au nombre de quatre mille, et les marchands d'Asie centrale et occidentale arrivaient en foule.»

Précisons que la découverte de la fameuse armée de terre de l'empereur Qin n'aura lieu qu'en 1974. Malraux n'a pas pu la voir¹⁰.

5. Yan'an

Yan'an est célèbre pour avoir été la dernière étape de la Longue Marche, en 1937, et pour avoir abrité ensuite le gouvernement communiste provisoire. Le site est formé de grottes de loess aménagées en habitations, arsenaux, casernes, bureaux, bibliothèques par Mao, ses compagnons et ses troupes, dans un dépouillement tout «spartiate», selon le mot de Malraux («Voici donc Sparte»)¹¹. Il est la base militaire et politique de l'Armée rouge jusqu'en 1949.

6. Chenyi

Comme Zhou Enlai ou Deng Xiaoping, Chenyi a étudié en France (1919-1921). Il sera diplômé de l'Académie militaire anti-japonaise de Ya'nan et fera carrière dans l'Armée Populaire de libération (nom que prend l'Armée rouge dès 1949). Dès la proclamation de la République populaire, il dirige la IV^e Armée. Il est maréchal en 1955. En 1958, il devient ministre des Affaires étrangères en succédant à Zhou Enlai, qui garde la main, de fait, sur les relations extérieures. Chen est écarté du gouvernement en 1966.

¹⁰ William Watson, *L'Art de l'ancienne Chine*, Paris, Mazenod, 1979, (coll. «L'art et les grandes civilisations»), p. 579. Pour les trois sites que j'évoque, voir *ibid.* p. 570-585, 550-555. – E. Blanchon, I. Robinet, J. Giès, A. Kneib, *Arts et Histoire en Chine*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999, p. 23, 41-45, 327-329. – J. Gernet, *Le Monde chinois*, Paris, Colin, 1999 [1972], p. 102, 171, 201, 209-212, 224-226. – Helmut Brinker et Roger Goepper, *Kunstschätze aus China*, Zurich, Kunsthhaus, 1980.

¹¹ OC3 : 394. – Voir Lawrence, A. [édit.], *Chine. La Longue marche*, trad. de l'américain, Paris, Nathan, 1986. – Sun Chuyun, *La Longue Marche*, trad. de l'anglais par P. Sabatier, Paris, Lattès, 2006.

7. Zhou Enlai

Zhou Enlai est à la tête de l'appareil du Parti et de l'Etat quand il s'agit de surmonter la catastrophe du Grand Bond en avant (1958-1959) et mène une «politique de réajustement». Paradoxalement, c'est grâce à Zhou qui le soutient (avec Lin Biao, alors ministre de la défense) que Mao parviendra à reconquérir le terrain après 1962. Au moment de la Révolution culturelle, il rassemble les modérés autour de son action, mais n'est pas évincé par Mao, certainement grâce à sa prudence de «chat» («réservé comme un chat», dit Malraux; OC3 : 388).

Quand, pour la troisième fois (après le Grand Bond et la Révolution culturelle), Mao tente d'appliquer son programme, celui-ci est radicalement soutenu par Lin Biao, en qui l'on voit le dauphin du Président. Zhou et ses alliés (dont Liu et Deng) tentent de revenir à la «politique de réajustement». Visant la succession de Mao, Lin prépare un coup d'Etat et organise un plan d'assassinat du Président. On sait que l'affaire fut éventée et que Lin Biao a péri dans «un accident d'avion» en tentant de gagner l'Union Soviétique. Zhou restera un Premier Ministre influent jusqu'à sa maladie et à sa mort (8 janvier 1976).

8. Liu Shaoqi

En 1965, le Président de la République Liu Shaoqi est déjà en disgrâce (Malraux le montre constamment en retrait) avant l'éviction et la condamnation qui l'attendent. Après le Grand Bond, les tenants de l'appareil politique (Liu, Deng, Zhou) tentent de sortir la Chine du chaos. C'est la voie du «révisionnisme» que Mao condamnera si violemment en lançant la Révolution culturelle, opportunité qui lui redonnera la totalité du pouvoir.

Marie-Claire Bergère écrit : «En 1960, l'échec du Grand Bon amène Liu Shaoqi à adopter un programme plus réaliste et modéré grâce auquel il réussit à conduire le redressement économique. Il ne suit pas Mao Zedong dans sa tentative de relance révolutionnaire lors du Mouvement d'éducation socialiste en 1962-1965. Désormais les deux hommes vont s'affronter en un conflit d'abord masqué et que la Révolution culturelle fait éclater au grand jour. Accusé de “suivre la voie capitaliste”, Liu Shaoqi est rétrogradé du deuxième au huitième rang dans la hiérarchie du parti, lors du XI^e

plenum du VIII^e Comité central, en août 1966. Au mois d'octobre suivant, il doit faire son autocritique. violemment attaqué au cours de l'année 1967, il est expulsé du Parti puis chassé de la présidence de la République lors du XII^e plenum du VIII^e Comité central, en octobre 1968. Il meurt de mauvais traitements dans sa prison de Kaifeng (Henan), en novembre 1969. La nouvelle de cette mort n'est officiellement annoncée que dix ans plus tard.»¹²

9. Mao a-t-il informé Malraux de l'imminence de la Révolution culturelle ?

Selon Jacques Andrieu et, à sa suite, Simon Leys puis Olivier Todd, Malraux n'aurait pas été capable de saisir les intentions politiques de Mao. Andrieu écrit : «[...] on peut se demander si Malraux a toujours compris ce qui s'est passé au cours de cet entretien»; le second affirme que «sa fameuse entrevue avec Mao Zedong [...] fut encore la plus fumiste de toutes ses inventions»; le troisième : «Le Président empêtre le ministre dans des tautologies et des banalités.»¹³ Selon les *Antimémoires*, rédigés entre 1965 et 1967, Mao confie ceci à l'écrivain : «Il faut que disparaissent la pensée, la culture et les coutumes qui ont conduit la Chine où nous l'avons trouvée et il faut que paraissent la pensée, la culture et les coutumes de la Chine prolétarienne, qui n'existe pas encore.» – «Notre révolution ne peut pas être seulement la stabilisation d'une victoire.» – «“Si nous ne tolérons aucune déviation...”», à quoi Malraux ajoute : «Extraordinaire puissance de l'allusion ! Je sais qu'il va de nouveau intervenir.»¹⁴ Même si l'on sait qu'est toute factice une telle prédiction (rédigée postérieurement à l'événement qu'elle annonce), on comprend aisément qu'elle fait partie du dispositif soutenant le sens symbolique le plus haut de *Miroir*. Son énonciation constitue l'un des sommets de la Parole de l'«Empereur de bronze», solitaire avec les masses et quelques amis lointains — dont le général de Gaulle.

¹² Pour les dirigeants chinois, voir Marie-Claire Bergère, *op. cit.* – Yves Chevier, *Mao et la Révolution chinoise*, Florence, Castelman – Giunti, 1993, (coll. «XX^e siècle»), p. 128 *sqq.* – Simon Leys, *Les Habits neufs du Président Mao* [1971], in *Essais sur la Chine*, Paris, Laffont, 1998, (coll. «Bouquins»).

¹³ Jacques Andrieu, *op. cit.* p. 56. – Simon Leys, «Malraux», in *L'Ange et le Cachalot*, Paris, Seuil, 1998, p. 82. – Olivier Todd, *op. cit.*, p. 487.

¹⁴ OC3 : 418-419, 420, 421.

Le début officiel de la Révolution culturelle date du 10 novembre 1965, avant le retrait de Mao à Hangzhou. Le soulèvement scolaire débute le 25 mai 1966 par un dazibao dénonçant le «savoir bourgeois». Quant à l'offensive des Gardes rouges, elle commence le 18 août 1966¹⁵. Il faudra attendre la mort de Mao (9 septembre 1976), la condamnation de la «Bande des Quatre» et le retour de Deng Xiaoping en «Petit Timonier» pour que la Chine change d'ère — sans avoir besoin d'abolir le régime communiste.

10. Les conférences de presse de Hong Kong (7 août) et de New Delhi (8 août 1965)

Le surlendemain de sa rencontre historique avec Mao, Malraux rencontre les journalistes au consulat de France à Hong Kong. On peut lire ceci dans *Le Monde* daté des 8 et 9 août 1965 :

Aux questions sur ses entretiens avec les dirigeants chinois, M. Malraux a répondu qu'ils avaient porté essentiellement sur les questions de l'avenir du monde et des perspectives de paix. *«J'ai le sentiment, a-t-il dit, que mes conversations avec le président Mao Zedong ont été un dialogue sur les problèmes les plus importants de ce temps, avec un homme qui les domine absolument, avec l'intellectuel qu'il a été toute sa vie.»*

M. Malraux a ajouté qu'il avait le sentiment que l'un des plus grands problèmes auxquels les dirigeants chinois ont à faire face est : *«Comment la grande Chine peut-elle concilier le problèmes de développement économique avec sa politique révolutionnaire intense ?»*

Le Monde du 10 août rapporte d'autres propos que Malraux a tenus devant la presse indienne le dimanche 8 août à laquelle il affirme qu'*«il n'y a pas de vrais problèmes entre la Chine et l'Inde»*, alors même que les deux puissances voisines entretiennent d'exécrables relations depuis que l'Armée rouge a occupé des territoires himalayens revendiqués par l'Union indienne. *«D'autre part, écrit Jean Wetz, dans Le Monde, [Malraux] a éveillé l'intérêt des Indiens en laissant entendre qu'il pourrait porter un message des leaders de Pékin au gouvernement de New Delhi.»*¹⁶

¹⁵ Voir J.-L. Domenach et P. Richer, *La Chine. 1949-1985*, Paris, Imprimerie nationale, 1987, (coll. «Notre Siècle»), p. 240-268.

¹⁶ «M. André Malraux : mes conversations avec Mao Zedong ont été un dialogue sur les problèmes de ce temps», *Le Monde*, 8-9 août 1965, p. 2. — Jean Wetz, «M. Malraux suscite quelque étonnement en déclarant qu'«il n'y a pas de problème grave entre Pékin et New Delhi»», *Le Monde*, 10 août 1965, p. 3.